

→ un peu, d'appuyer sur le bouton pause. Cela a fait du bien; c'était comme une respiration nécessaire. Il ne s'agissait pas d'un grand plaisir. On a plutôt goûté le petit plaisir de se laisser aller. Le temps passé devant la télé a augmenté. Les efforts vestimentaires ont diminué. Les hommes célibataires ont changé moins souvent de slip. Il s'est produit un irrésistible glissement vers un ramollissement de l'existence.

Vous parlez même de «régression foetale».

Le philosophe Gaston Bachelard a dit qu'on est chez soi comme dans un «grand berceau». La maison nous sécurise, nous dorlote. Elle nous autorise un laisser-aller pouvant aller jusqu'au repli foetal. C'est cela que le premier confinement a tout à coup accentué. On a dormi plus longtemps et on a pris un peu de poids: rien de tel que le dormir et le manger pour s'enfoncer dans la régression.

«En restant chez soi, chacun est devenu plus indifférent au regard des autres»

Les hommes, écrivez-vous, sont «particulièrement friands de cette régressivité domiciliaire». Les femmes se sont masculinisées à l'occasion de ce confinement?

J'avais repéré cette différence dans un autre livre consacré aux petits agacements dans le couple. J'y racontais la scène classique de la chaussette, qui peut devenir explosive. C'est la scène de l'homme qui, ayant franchi le seuil du chez-soi, s'assied dans un fauteuil, puis retire ses chaussures et ses chaussettes en se disant qu'il les rangera plus tard. Voyant cela, la femme est agacée et le lui reproche. Le plus souvent, c'est elle qui a la famille dans la tête. Une fois rentrée du travail, elle n'oublie pas qu'il y a un ordre ménager à faire respecter: on connaît bien cette charge mentale. Si elle s'autorise alors des moments de récupération, par exemple un bain parfumé, ce ne sont en général que de petites parenthèses. En revanche, l'homme qui rentre au foyer a tendance à s'autoriser des moments beaucoup plus larges de laisser-aller. À la faveur du grand enfermement domestique, les hommes ont toutefois été rejoints par les femmes qui se sont moins maquillées, moins coiffées. Car les règles du jeu avaient changé. En restant chez soi, chacun est devenu plus indifférent au regard des autres. Et les femmes ont débranché également. Mais pas autant que les hommes: le partage des tâches ménagères ne s'est pas égalisé pendant le confinement; il se serait plutôt aggravé.

«Les efforts vestimentaires ont diminué. Les hommes célibataires ont changé moins souvent de slip»

Cette période a été marquée aussi par un effondrement de la libido. La faute à ce grand ramollissement?

On peut bien sûr incriminer le partenaire qui est moins sexy en tenue de jogging ou en pyjama. Mais cela n'explique pas tout. Dans ce laisser-aller, il y a eu une perte d'énergie, donc un certain manque de désir. Il y a eu des articles de presse pour prédire que le confinement provoquerait un baby-boom. Je n'y ai pas cru. Dès le début, j'ai dit que cela produirait des divorces plutôt que des bébés. Car ce ramollissement n'a pas été vécu comme agréable par la majorité des gens. En particulier dans les familles où le télétravail s'est ajouté à l'école à la maison: il est resté peu de disponibilité pour la sexualité.

Pour les autres, ceux qui ont trouvé de l'agrément à ce laisser-aller, cela a pu nourrir une réflexion sur leur mode de vie?

Chez certains, des questions existentielles se sont effectivement glissées dans ce laisser-aller régressif. Ils se sont de-



Sociologue français, Jean-Claude Kaufmann est directeur de recherche honoraire au CNRS. C'est un spécialiste de la vie quotidienne et de la formation des identités.

© Patrice Normand/
Leextra via Leemage

mandé s'il n'y aurait pas là l'amorce d'une autre vie possible. Au fond, à quoi ça sert de courir sans cesse pour se livrer à mille activités? Est-ce cela qui importe dans la vie? Qu'est-ce qui est essentiel? Le mot a été employé pour les commerces, mais aussi pour les choses de l'existence: on a pu se demander si, au bout du compte, les choses les plus simples de la vie ne sont pas les plus importantes. Pour autant, la plupart des gens ne sont pas prêts à abandonner leur vie bien remplie, faite de projets multiples. Mais c'est de plus en plus vécu comme fatigant, épuisant.

Le sociologue Alain Ehrenberg avait intitulé un de ses livres «La fatigue d'être soi». C'est cela qui est en cause?

Oui, c'est exactement ça: la fatigue d'être soi, d'être pleinement soi dans une société qui promeut le modèle d'un individu libre d'inventer sa propre morale et sa propre vérité. Il n'y a pas de précédent historique à cet élargissement continu des libertés et des capacités de responsabilité. Les sociétés antérieures à la modernité intégraient les individus dans une communauté en leur affectant un cadre de comportements et une morale de l'existence. Le chemin de la vie était tracé, il suffisait de le suivre. Désormais, chacun est renvoyé à sa propre liberté de jugement et doit construire sans cesse son identité. C'est la théorie officielle de notre société, mais nous en mesurons aujourd'hui les limites: l'incertitude, la fatigue mentale, la responsabilité illimitée et culpabilisante puisqu'elle impute les échecs à soi-même, fragilisant ainsi l'estime de soi. D'autres l'ont dit avant moi. Alain Ehrenberg, mais aussi le sociologue Robert Castel, qui a parlé des individus «par défaut»: ceux qui sont les plus démunis, les plus fragiles, et qui se passeraient bien de cette responsabilisation de l'individu qui représente pour eux une épreuve considérable.

La liberté, l'autonomie, ce sont les valeurs des Lumières. Les hommes et les femmes avachis dans leur canapé seraient tentés de s'en débarrasser?

Je parlerai plutôt d'une prise de conscience. Les Lumières ont développé un merveilleux programme, mais sa mise en application est très éprouvante pour les individus. On a vécu cela par séquences historiques. Les années 1960 ont été le moment où l'on a brisé les anciens collectifs qui définissaient une morale et un cadre commun. Dans les années 1970-1980, cela a été vécu comme une émancipation joyeuse: on cassait les murs de l'ancienne société, qui étaient d'ailleurs prêts à s'effondrer. C'est dans les années 1990 et surtout au tournant des années 2000 qu'on a mesuré le prix à payer de cette émancipation. Aujourd'hui, on est dans le questionnement. On ne veut pas renoncer à cette liberté, mais on éprouve une attirance un peu honteuse pour le retrait, le repli.

L'émancipation tant désirée nous est tombée dessus comme une douche glacée?

C'est une injonction sociale à laquelle il est difficile de se soustraire; on est pris dans le courant de l'histoire. Mais la crise sanitaire a révélé qu'on souhaiterait autre chose: une vie un peu plus douce ou un peu plus lente. C'est ce qui explique le succès des mouvements *slow*: *slow food*, *slow travel*, *slow sex*, etc. Certains ont accompagné le mouvement de repli par des exercices de méditation ou par de la marche dans des paysages désertiques. Toute une gamme d'expériences nouvelles traduit cette même tendance de la société. Elles montrent que cela peut être vécu positivement. Mais on peut désirer aussi une vie simplement plus molle, plus vide, ce qui est simplement moins défendable. C'est pourquoi on l'a vécu de façon un peu honteuse, à travers ces attitudes régressives dont on n'a guère parlé.

À cet égard, le premier confinement a beaucoup simplifié la vie: il n'y avait que la lutte collective contre la pandémie, tout le reste semblait avoir disparu.

Oui, on n'avait jamais vécu ça! Même pendant les deux guerres mondiales. Tout à

coup, le monde entier s'est mis à vibrer au rythme d'une seule et même histoire. C'est ce que j'appelle le Grand Récit. Il a fallu le contexte du drame qui surprend pour qu'on soit ainsi arrachés à la vie ordinaire et entraînés dans ce récit collectif qui s'est imposé et nous a fait entrer dans une communauté de destin: il y a eu les applaudissements destinés au personnel hospitalier, mais aussi toute une série d'initiatives de solidarité dont il ne faut pas sous-estimer l'importance. Ce Grand Récit était toutefois assez pauvre. On guettait l'aplatissement de la courbe des infections avec les mêmes explications qui ne cessaient de tourner en boucle sur les chaînes d'information en continu. Les rares qui ont tenté d'expliquer des choses un peu plus complexes n'ont pas été invités une seconde fois. Ils étaient alors inaudibles.

«Ils ne veulent pas d'un affreux dictateur. Mais un autoritaire sympathique, rationnel, efficace, éclairé, qui nous déchargerait un peu de tout ce poids de responsabilités»

C'est le cinéma qui a fourni la structure narrative de ce Grand Récit?

Je me suis permis de rappeler dans mon livre quelques souvenirs de films: «Il est minuit docteur Schweitzer», «Les orgueilleux»... Le schéma qui a été repris, c'est la lutte contre la mort menée par des médecins héroïques. Un schéma simple, évident. Un des petits bonheurs du drame, c'est que beaucoup de choses ont été simplifiées. La mobilisation morale faisait qu'il y avait du noir et du blanc, mais pas de zone grise. C'était rassurant.

Le Grand Récit s'est évaporé sans laisser de traces?

Il en reste le souvenir un peu lointain. On continue aujourd'hui à suivre les informations, mais plus avec la même intensité. Il n'y a plus le même arrière-plan d'angoisses que lors du premier confinement. C'est l'aspect négatif, voire pathologique, qui s'est développé. On éprouve encore un engourdissement intérieur, un ramollissement. C'est vécu de plus en plus négativement.

Derrière l'adhésion à ce Grand Récit, y avait-il aussi un désir de servitude volontaire?

Ce qu'on comprend aujourd'hui, c'est que le succès de figures populistes ou autoritaires ne vient pas d'en haut: ça vient d'en bas, de cette fatigue de l'individu démocratique à qui l'on demande beaucoup, peut-être un peu trop... Certes, les gens tiennent à leurs libertés. Ils ne veulent pas d'un affreux dictateur. Mais un autoritaire sympathique, rationnel, efficace, éclairé, qui nous déchargerait un peu de tout ce poids de responsabilités: les gens pourraient être tentés de se dire «Pourquoi pas?». Cela pose d'énormes questions pour l'avenir.

Un Machiavel contemporain pourrait tirer de cette crise des leçons sur l'art de conquérir et de conserver le pouvoir?

C'est évident! Ce n'est bien sûr pas ce que j'ai voulu faire. Je ne me sens d'ailleurs pas très qualifié pour aider des politiques à faire leur programme. On voit que les gens sont en attente de quelque chose qui impliquerait un élément d'autorité. Surtout quand la situation devient tendue. Oui, un Machiavel de notre époque pourrait s'inspirer de cette crise pour rédiger un manuel tout à fait redoutable.



À LIRE
«C'est fatigant, la liberté... Une leçon de la crise», Jean-Claude Kaufmann, Éd. de l'Observatoire, 224 p.

